

“Les Turcs ne pardonneront jamais Deir Es-Zor aux Arméniens”

Joël Kotek

“Le caractère génocidaire des massacres de 1915 faisant consensus, explique le politiste Joël Kotek, il paraît logique de leur appliquer les concepts forgés pour comprendre le judéocide dans toutes ses dimensions, y compris négationnistes. On songe aux concepts de rejet de culpabilité, de projection agressive, de distorsion du réel, etc. Toutes ces notions sont éclairantes pour qui veut comprendre les racines et mécanismes du négationnisme turc. Blessure narcissique et phénomène de rejet de responsabilité obligent, les Turcs ne pardonneront jamais Deir Es-Zor aux Arméniens.”

Des outils pour comprendre le négationnisme turc

Il n’y a pas d’unicité en soi de la Shoah. Tout paradigmatique qu’il soit, le judéocide s’inscrit dans un continuum de crimes contre l’humanité dont le degré extrême est le génocide. Cette grave décision (dixit Himmler), celle d’exterminer tout un peuple, n’a été prise qu’à quatre reprises au cours du terrible XX^e siècle : en 1904, s’agissant des Hereros de l’actuelle Namibie, en 1915 (Arménie), en 1941 (Shoah) et en 1994 (Tutsi).

Le caractère génocidaire des massacres des minorités arméniennes, mais aussi grecques pontiques et assyriennes faisant désormais quasi consensus, il paraît logique de leur appliquer les concepts et notions forgés pour comprendre le judéocide dans toutes ses dimensions, y compris négationnistes. On songe aux notions psychanalytiques de rejet de culpabilité et de projection agressive mises en avant par le philosophe judéo-allemand Theodor Adorno, au concept de dissonance cognitive formulé par le psychologue Léon Festinger et même

à celui d’antisémitisme secondaire mis en avant par le psychosociologue Peter Schönbach. Que décrivent ces concepts sinon des stratégies propres à nier le réel, à atténuer, à dépasser le complexe d’Auschwitz qui hante depuis 1945 la conscience allemande comme, du reste, européenne. Comme le souligne le chercheur français Bruno Quélenec, tandis que Schönbach insiste sur la question de la trans-

jamais Auschwitz aux juifs”. Cet antisémitisme dit secondaire, non pas “malgré, mais à cause d’Auschwitz”, est très éclairant pour qui veut comprendre les racines de l’antisémitisme contemporain et ce, y compris dans ses métastases antisionistes. Non seulement les juifs n’ont pas subi de martyre particulier, mais ils sont aujourd’hui, en Palestine, les véritables nazis.

L’idée, ici, n’est pas tant de nier le crime en tant que tel que de le relativiser, le banaliser, que d’excuser les bourreaux et, davantage encore, de charger, de salir, de culpabiliser les victimes.

mission intergénérationnelle des préjugés, à travers la figure du père dont les enfants désirent garder une image “pure”, Adorno décrit, pour sa part, un mécanisme similaire qui se concentre plutôt sur le rapport de l’individu au groupe ou à la patrie. Pour ces deux chercheurs, les différentes “stratégies”, largement inconscientes d’autodisculpation, qu’elles soient d’ordre familial, sociétal ou national ne sont pas forcément corrélées à la détestation des juifs en tant que tels. Ces stratégies d’évitement, que l’on pourrait définir “d’autodéfense agressive”, trouvent leur explication primaire dans un sentiment de culpabilité latent combiné à une identification “aveugle” avec la “nation” que l’on voudrait innocenter de toutes accusations jugées attentatoire à son honneur. Tout repose ainsi sur un complexe de culpabilité inavouable, brillamment résumé par la formule choc attribuée au psychanalyste israélo-viennois, Zvi Rix, “*les Allemands ne pardonneront*

Culpabilité latente et nationalisme sont ainsi les deux conditions nécessaires à l’expression du déni sous toutes ses formes, de la plus dure (négation absolue) à la plus soft et perverse (relativisation). Un concept est en passe de s’imposer chez les chercheurs, celui de distorsion de la Shoah, récemment mis en avant par l’organisation intergouvernementale, Alliance internationale pour la Mémoire de la Shoah (IHRA). L’idée, ici, n’est pas tant de nier le crime en tant que tel que de le relativiser, le banaliser, que d’excuser les bourreaux et, davantage encore, de charger, de salir, de culpabiliser les victimes.

Le cas arménien

On comprend dès lors en quoi ces différents concepts (rejet de culpabilité, projection agressive, distorsion du génocide, etc.) sont éclairants et pertinents pour qui veut comprendre les racines et mécanismes du déni turc. En Turquie, ces mêmes mécanismes agissent pour amoindrir le poids d’une culpabilité certes inavouée et inavouable mais définitivement omniprésente. Pourquoi ? Parce que dans le contexte d’un nationalisme

exacerbé, qui rappelle celui des Européens d'avant 1914, le génocide des Arméniens et des minorités ponto-assyriennes constitue un obstacle insupportable au développement d'une authentique fierté patriotique turque. Blessure narcissique et phénomène de rejet de responsabilité obligent, les Turcs ne pardonneront jamais Deir Es-Zor aux Arméniens. John Hobbes dans le Léviathan évoquait déjà cette douloureuse évidence : *“Avoir fait plus de mal à un homme qu'il ne peut [...] l'expiation incline celui qui l'a fait à haïr celui qui souffre.”* Comment nier, en effet, un seul instant l'évidence : la disparition quasi totale des Arméniens des territoires ottomans. Au-delà des dénégations sans cesse répétées, ressassées, rabâchées (et pour cause) comment croire un seul instant que l'absence de deux millions de voisins immémoriaux ne peut être source de

Rappelons qu'en 1912, l'Empire ottoman comptait encore quelque 23% de chrétiens et de juifs, contre 0,2% aujourd'hui.

névrose, de dérangements psychiques. En cela, le négationnisme turc tient du phénomène de dissonance cognitive inventé par le psychologue Léon Festinger. On rappellera qu'une dissonance cognitive survient quand une personne est confrontée à une information qui n'est pas cohérente avec ses croyances. Festinger s'intéresse ainsi aux stratégies de réduction de la tension psychologique, y compris aux mécanismes d'évitement des faits identifiés comme source de dissonance. Les faits sont en effet têtus, dissonants: la Cilicie et l'Anatolie sont

désormais armenierrein, nettoyées de ses Arméniens. Où sont en effet passés les 225 000 Arméniens de Sivas, les 215 000 d'Erzurum, les 198 000 de Bitlis, les 204 000 de Mamuret-Ulaziz, les 197 000 de Van ou encore les 124 000 de Diyarbakir ? Comment comprendre leur totale évaporation autrement qu'à travers “la grave décision” de les faire disparaître de l'espace désormais turc et non plus ottoman ! Cette “grave décision” apparaît d'autant plus dérangeante qu'elle est largement... assumée. L'inexcusable crime (et c'est là l'une des sources majeures du négationnisme turc) fait sens. Ne permet-il pas d'écarter une fois pour toutes les velléités séparatistes des chrétiens d'Orient ; bref d'assurer définitivement la mainmise des Turcs musulmans dans une Turquie jusqu'alors partagée, sinon disputée ? Rappelons qu'en 1912, l'Empire ottoman comptait encore quelque 23% de chrétiens et de juifs, contre 0,2% aujourd'hui. Istanbul, alors capitale d'empire, comptait encore près de 50% de non-musulmans.

Il resterait aujourd'hui moins de 2 000 Grecs dans ce qui fut la capitale de l'Empire romain d'Orient. De là, à considérer l'éradication définitive des “ennemis de l'intérieur” comme une juste compensation à l'effondrement du très regretté Empire, il n'y a qu'un pas qu'on devrait pouvoir franchir. La disparition des chrétiens d'Orient comme un lot de consolation à la perte d'un Empire trahi ! Nul doute, en effet, que les Arméniens et à leur suite les chrétiens d'Orient ne reviendront plus. On chercherait vainement dans l'histoire projet criminel aussi rentable, et

ce, en terme territorial, mais aussi financiers. Presque tous les biens mobiliers des Arméniens ont été confisqués par le gouvernement, pillés par des foules ou saisis lors des marches de la mort. La somme de cinq millions de livres turques (environ 33 tonnes d'or) déposée par le gouvernement turc à la Reichsbank à Berlin en 1916 était sans doute en grande partie, de l'argent arménien. On comprend dès lors l'origine du très large acquiescement qui s'est construit autour des “événements de 1915”, acquiescement certes mais inextricablement mêlé de *schadenfreude*, de joie honteuse. Quel soulagement, en effet, de ne plus craindre la balkanisation de l'espace anatolien. C'est sur fond de ce incontestable constat que s'est imposé des plus logiquement la loi du silence autour des “événements de 1915”. Une loi du silence d'autant moins contesté qu'elle est portée tant par le haut (élites politiques) que par le bas (peuple) qui profita aussi des pillages. Différence fondamentale avec le cas allemand, le négationnisme turc est étatique et consensuel, sauf exception du côté des minorités, y compris musulmanes.

Reste que vivre aux côtés de fantômes n'est pas sans conséquence psychopolitique. Elle a transformé la Turquie en une nation hystérique, pour reprendre le concept de l'historien Istvan Bibo. Ce penseur politique hongrois a démontré comment *“des états d'âme apparentés à des névroses et à des hystéries individuelles firent leur apparition dans la vie de nations entières et y acquirent une importance politique décisive”*. Comment se manifeste l'hystérie collective ? Le penseur hongrois en fait une description

lumineuse. *“Elle se caractérise par la présence concomitante de symptômes spécifiques : la méconnaissance de la réalité par la communauté, son incapacité à résoudre les problèmes posés par la vie, l'incertitude ou l'hypertrophie de l'évaluation de soi-même, les réactions irréalistes et disproportionnées aux influences du monde environnant.”* Ce n'est donc pas sans raison que se remobilisent aujourd'hui en Turquie de vieux réflexes anti-arméniens, mais surtout antiturques, perçus en termes de nouvelle menace existentielle. Tout comme en Allemagne, c'est bien la combinaison d'un sentiment de culpabilité latent et d'une identification “aveugle” avec la “nation” qui constituent la matrice du négationnisme turc dans ses versions hard (négation) comme soft (distorsion). Pour paraphraser Lacan, ce que l'on ne voit pas est ce qui nous regarde le plus.

Négationnisme hard et soft

De quoi le négationnisme turc est-il le nom sinon de ce souci constant et sans cesse renouvelé de nier la réalité du crime. Cette posture, nous l'avons vu fait l'objet d'un large consensus et ce d'autant plus que, contrairement à l'Allemagne, la Turquie post-génocidaire n'a pas été contrainte au moindre travail de mémoire ou de devoir de repentance. Sous la poigne énergique de Mustafa Kemal, une nouvelle Turquie émergea assez tôt des cendres ottomanes et jeunes-turques. Parachevant leur projet politique par l'expulsion des Grecs micrasiates, le régime kémalisme s'emboîta logiquement dans la continuité du déni.

LES FORMES DU NÉGATIONNISME TURC

Le négationnisme turc s'étend sur tout un spectre d'options allant du négationnisme chimiquement pur aux manifestations de distorsion de la Shoah, ici, du génocide, qui se manifeste sur deux axes majeurs: minimisation du crime et criminalisation des victimes.

1

MINIMISATION DU CRIME

_ Absence de crime : vu l'incapacité d'une majorité de Turcs à reconnaître la moindre forme de responsabilité collective dans le génocide des Arméniens tout est en place pour le nier. L'impératif premier est de réfuter toute idée de plan d'extermination. Certes, il y eut des pertes civiles arméniennes, du fait notamment de bandes kurdes incontrôlées, mais celles-ci s'inscrivent dans les conséquences certes malheureuses, mais somme toute logiques de tout conflit armé. Face à l'avancée russe, les autorités turques n'eurent d'autre choix que de déplacer des populations chrétiennes menacées. *Certes, mais pourquoi les avoir déplacées sur des milliers de kilomètres sans espoir de survie ? Quid des Arméniens de Cilicie, habitants aux antipode du front russe ?*

_ Absence de motif : le génocide étant affaire de haine obsidionale (comment imaginer autrement l'assassinat systématique des vieillards et des enfants ?), les sites négationnistes turcs insistent sur l'entente et la proximité culturelle et sociale, voire culinaire, turco-arménienne. On est ici dans une sorte de stratégie du refus d'aborder le sujet qui se caractérise par des appels à "tirer un trait sur le passé", à en finir avec la "culture de la repentance" afin de renouer un rapport "normalisé" arméno-turc. L'idée ici est d'opposer les "bons" Arméniens, c'est-à-dire tous ceux qui évitent de se poser en victimes, aux "mauvais" Arméniens biberonnés à la haine irraisonnée des Turcs. Ces derniers, organisés en lobby, issus principalement de diaspora n'hésitent pas à jouer sur des événements, certes malheureux, mais totalement hypertrophiés, à seule fin de punir injustement une Turquie également victime. *Pour quelles raisons ? Pour s'attirer la sympathie du monde et, surtout, dans l'espoir vain de soutirer argent et terres aux Turcs.*

2

STRATÉGIE DU DISCRÉDIT MORAL : CRIMINALISATION DES VICTIMES

_ Inversion des responsabilités : dès l'après-guerre, l'idée est de contrebalancer le récit génocidaire arménien en mettant en avant les souffrances du peuple turc. L'idée est de construire le collectif national turc comme un collectif de "victimes" de la Première Guerre mondiale, des impérialistes occidentaux, mais aussi des traîtres arabes ("couteau dans le dos") et bien évidemment de la cinquième colonne arménienne. Les Arméniens n'étaient pas seulement menacés par l'avance du front, ils étaient aussi menaçants.

_ Accusation en miroir : la propagande turque aime à présenter les Arméniens en co-responsables des violences de guerre du fait de leur collusion, totalement imaginaire, avec les forces d'invasion. À l'instar des différentes judaïcités face aux nazis, les responsables des communautés arméniennes évitèrent toute provocation précisément pour ne pas risquer le pire, qui ne manqua pas d'arriver. S'il y eut ici et là, comme à Van, des actes de résistance (et pour cause), ce furent des rébellions désespérées de pure légitime défense qui rappellent ceux des ghettos juifs polonais. Évidemment, ces rares rébellions justifiaient a posteriori les mesures de déportation des civils arméniens. Ils servent aujourd'hui à accuser les Arméniens de... massacres, sinon de génocide à l'encontre des populations turques. Au mieux, il est question de double génocide (balle au centre !), au pire du génocide des (seuls) Turcs. C'est ainsi qu'à Iğdır a été érigé, en 1999, le Mémorial et musée du Génocide, le plus haut monument de Turquie, évidemment dédié aux martyrs turcs assassinés par les Arméniens. On le voit, les autorités turques aiment à jongler avec la notion de génocide dès lors qu'il s'agit d'accuser ses voisins ou adversaires du moment (États-Unis). Ou bien, dès lors, qu'il s'agit de défendre des causes amies, de la Bosnie à l'Azerbaïdjan en passant par la Palestine. Les négationnistes turcs prennent le concept très au sérieux, au point pour certains d'entre eux de s'offusquer que l'on puisse oser comparer la réelle souffrance arménienne avec la Shoah qu'ils posent en termes d'unicité absolue.

_ Stratégie du discrédit moral : dans une optique de criminalisation, les sites négationnistes turcs postulent une continuité criminelle arménienne : les traîtres et génocidaires de 1915 furent, en bons antisémites, les alliés naturels des nazis (on s'interroge sur les origines arméniennes du général nazi Guderian !) et ce, pour arriver à les accuser d'avoir perpétré un génocide lors de leurs guerres contre l'Azerbaïdjan. On construit ainsi un récit proche du discours antisioniste qui transforme, ici, le peuple arménien en "peuple bourreaux" en mettant en lumière les "crimes" commis hier contre les Turcs et aujourd'hui contre les Azéris. Cette nazification des Arméniens permet aux Turcs de se délester en partie du poids du passé : "Au bout du compte, les Arméniens ne valent pas mieux que nous". Évidemment n'est pas antinazi qui veut si l'on songe qu'en 1943, Berlin offrit de rapatrier à Istanbul les restes de Talaat Pacha, l'Hitler des Arméniens. Il y est désormais inhumé dans un mausolée imposant aux côtés d'Enver Pacha, le penseur du génocide des Arméniens.

En conclusion, il paraît évident qu'aussi longtemps que les Turcs resteront prisonniers de leurs névroses et de leurs mythes fondateurs, ses élites ne pourront que s'opposer non seulement à toute idée de reconnaissance du génocide des Arméniens, mais de compromis avec le peuple kurde, nouvelle source d'angoisse existentielle. Elle sera surtout incapable de se démocratiser. La Turquie reste à ce jour un État malade, une nation hystérique. Rien n'est perdu pour autant: le cas de l'Allemagne est à cet égard éclairant. Cet État responsable d'un génocide sans précédent a su trouver les moyens de renouer des liens sincères avec toutes ses victimes, juives comprises. Pleine reconnaissance des crimes, devoir de mémoire, travail d'histoire, mais aussi réparations en furent les maîtres mots. On peut guérir d'une névrose, encore faut-il le vouloir. ■

Joël Kotek